

Empirer l'incompréhension

Alain Soral et les règles élémentaires du débat intellectuel

Introduction

Ce texte n'est pas un pamphlet; il a pour objectifs de rappeler très brièvement les règles nécessaires au bon fonctionnement du débat d'idées et de la réflexion sensée (chapitre I et annexe), de dénoncer leur abandon en faveur d'un régime stérile et généralisé de mauvaise foi (chapitre II), d'en prendre un exemple manifeste et justifié, celui des discours d'Alain Soral (chapitre III), pour l'analyser sur la forme (chapitres IV-IX) et, quoique de manière plus subjective, sur le fond (chapitre X), avant de conclure.

I. Les règles élémentaires du débat intellectuel

Quels que soient les positions défendues ou les domaines abordés, le travail intellectuel, exige depuis la Grèce des pères de la pensée occidentale le respect de certaines règles élémentaires :

- d'abord, des règles de logique modale, c'est-à-dire de structures argumentatives; elles consistent à articuler les éléments du raisonnement selon les différents types de syllogismes valides, et donc d'éviter ce que l'on appelle les sophismes ou les paralogismes; on peut aussi les coupler avec les règles dites « épistémologiques », propres aux raisonnements scientifiques, parmi lesquelles la possibilité pour une théorie d'être falsifiée;
- ensuite, des règles de traitement des faits et des preuves, d'agencement des dispositifs de présentation de ces mêmes faits et preuves qui fondent les prémisses du raisonnement ;
- enfin, des principes d'honnêteté, de cohérence et de clarté quant à sa posture, ses objectifs, ses moyens et ses sources.

Les deux premiers types de règles sont classiquement exigés dans les domaines scientifiques et philosophiques; ils déterminent la validité des raisonnements et la véracité des affirmations; le troisième type relève davantage des exigences de l'éthique et du *fair play* et permet de donner un sens au débat, de déterminer les enjeux relatifs à une situation concrète sur laquelle on travaille. Si, globalement, on ne respecte pas ces prescriptions élémentaires, le discours d'idées que l'on tient est seulement rhétorique, c'est-à-dire qu'il a pour but unique de convaincre et *pas* d'établir la vérité – ce n'est, du reste, pas illégitime, mais c'est simplement un autre ordre de discours. Si l'on a prétention à travailler sur la vérité et si cette même vérité est posée comme fondement de la conviction des gens que l'on cherche à convaincre, ces règles doivent *absolument* être respectées. D'autre part, comme l'épistémologie contemporaine l'a montré, la vérité est toujours relative à un certain dispositif de croyances (les paradigmes scientifiques, les idéologies en politique, etc.), bien entendu critiquable, et c'est bien pourquoi les règles de la troisième catégorie sont aussi importantes : il s'agit de situer son point de vue, ses valeurs, afin de les *offrir* à la critique de ses adversaires et donc de faire avancer le débat.

Ces quelques lignes doivent sembler un peu théoriques, un peu abstraites, mais je m'efforcerai de les rendre plus concrètes dans ce qui va suivre (ainsi que dans l'annexe).

II. Le règne de la mauvaise foi

La plupart de ces prescriptions de logique et d'honnêteté intellectuelle sont délaissées voire volontairement bafouées avec un enthousiasme presque blasphématoire de l'intelligence humaine. Se forme alors un véritable régime de *mauvaise foi*, insupportable, stérile et dénoncé par tout le monde quand il est à charge, mais utilisé par les mêmes quand il est utile. Autrement dit, les fins justifient n'importe quel moyen et finalement l'absence de considération des objectifs moraux ou de véracité que l'on prétend défendre en faveur de la seule efficacité. Le contenu du discours s'efface devant son effet; la prudence disparaît pour laisser la place au confort; la vérité est remplacée par la technique. La réflexion devient de la publicité....

On se souviendra du débat entre Sarkozy puis Copé, d'une part, et Tarik Ramadan de l'autre, concernant la proposition de ce dernier de demander un moratoire sur les pratiques de torture et de mise à mort dans le monde musulman. On peut penser ce que l'on veut des idées de ces personnes, mais il est clair que la mauvaise foi et la posture purement rhétorique des deux leaders politiques devant l'affirmation du théologien musulman ne fit en aucun cas avancer une saine confrontation d'idées; Sarkozy et Copé injurièrent deux fois l'intelligence humaine par des procédés rhétoriques apparentés à des sophismes : d'une part, ils prêtèrent à Ramadan des propos qu'il n'avait pas tenus et contraires à ses intentions explicites, c'est-à-dire le diffamèrent en interprétant la proposition de moratoire comme une acceptation de principe (puisque un moratoire est un refus provisoire) des sévices corporels alors que Ramadan proposait ce moratoire au monde musulman précisément pour l'amener à s'interroger sur le sujet et le convaincre de délégitimer religieusement ces pratiques; d'autre part, ils voulurent l'enfermer dans ce que l'on appelle une fausse dichotomie, procédé classique de l'hypocrisie journalistique que les limites de temps de paroles médiatiques servent et justifient; ce procédé consiste à obliger l'interlocuteur à l'absence de nuances ou de prémisses avant sa conclusion et/ou à restreindre son raisonnement à un choix dont tous les items nourrissent la position de l'adversaire. Dans le cas d'espèce, Sarkozy demandait à Ramadan de prendre position pour ou contre la lapidation des femmes; s'il se déclarait pour, il était un monstre, s'il se déclarait contre, il était traité d'hypocrite puisque ne demandant qu'un moratoire. Ainsi Ramadan était-il réduit à un vieux stéréotype orientalisant (« l'oriental hypocrite ») dénoncé par Edward Saïd; l'islam européen et réformateur, dont Ramadan était considéré (à tort ou à raison) comme un représentant, était dès lors assimilé à « l'islamisme »; et, par contraste, les interlocuteurs de Ramadan passaient-ils pour des chantes du bon sens de la classe moyenne confrontée à l'intellectualisme abscons (et encore une fois hypocrite). Au passage, tous trois accréditaient un stéréotype, c'est à-dire un sophisme lamentable (qu'on appelle une généralisation abusive : si un membre du groupe est x, tout le groupe est x) sur

« le monde musulman » : tout musulman pense comme et avec le Coran et « donc » pratique les punitions corporelles.

Cette posture est un exemple presque parfait de cet irrespect des règles élémentaires du débat intellectuel; elles n'ont permis qu'un classement artificiel et caricatural qui obligeait le téléspectateur à choisir un des camps (nécessairement celui du bon sens et donc de ceux qui en faisaient montre) – camps par dessus le marché inexistants puisque l'un n'était que la création fantasmée de l'autre. Les effets de ce genre de pratiques sont désastreux : d'abord, la répétition de ce type de pseudo-confrontations de mauvaise foi détruit les capacités réflexives de l'esprit humain bien au delà du débat lui-même – si l'on en juge par la répétition exponentielle des mêmes procédures dans les médias, mais aussi (puisque je suis enseignant) dans les classes. La mauvaise foi finit par devenir une seconde nature. Ensuite, ce faisant, on passe à côté de réels enjeux intellectuels et politiques. Si au lieu de chercher à gagner la partie avec des coups malhonnêtes, Sarkozy et Copé avaient pris au sérieux et discuté les arguments et le projet de Ramadan, ils auraient pu clarifier leur propre position et proposer, donc confronter, leurs propres solutions à celle de leur adversaire; ils auraient aussi pu trouver les vraies faiblesses de Ramadan et, par exemple, montrer que, dans un monde musulman qui, contrairement au schéma catholique, est très diversifié et n'a ni hiérarchie, ni centre de pouvoir légitimé par tous, l'acceptation d'un moratoire était aussi difficile à obtenir que l'acceptation d'un abandon définitif des pratiques contestées... Copé et Sarkozy ont peut-être gagné la bataille de l'opinion mais ils ont perdu la guerre de l'intelligence... là où ils auraient pu gagner les deux, et surtout faire avancer une question fondamentale !

III. Pourquoi analyser les discours de Soral ?

Si ces procédures de mauvaise foi se sont généralisées pour former un système qui occupe toute la sphère du débat public (jusqu'à la politique internationale et environnementale), un personnage en est devenu, en France, une manifestation criarde tout autant qu'une figure de proue : Alain Soral, qui se présente pourtant comme un « dissident ». C'est sur son cas que je veux m'arrêter ici, mais après quelques précisions supplémentaires qui sont exigées par la nature de ma démarche et que le lecteur voudra bien pardonner.

Parce que je tiens à respecter la troisième catégorie de principes que j'ai évoquée plus haut, il me faut expliquer (1) de quel point de vue je parle, c'est-à-dire qui je suis et quelles sont les références et valeurs sur lesquelles je m'appuie pour construire mon jugement (notamment en sorte que l'on ne puisse pas me prêter des propos ou des idées qui ne relèvent pas de ma grille d'analyse); (2) pourquoi le personnage de Soral est intéressant et pourquoi il est nécessaire de démonter ses logorrhées; (3) quels buts je poursuis.

Pour le premier point, qu'il me suffise de dire que j'ai fait des études de philosophie (orientées vers l'éthique), d'histoire des religions (essentiellement du christianisme) et de sciences politiques

(orientées vers l'économie politique internationale); que j'enseigne la morale dans des écoles techniques et professionnelles belges, dont les élèves - armuriers, maçons, coiffeuses, jardiniers, etc. - ont appris beaucoup sur l'autonomie, la noblesse d'âme et l'esprit critique au bourgeois moyen que je suis à l'origine; que ma « spécialité » (c'est-à-dire mon domaine de prédilection, celui qui demeure ma priorité et fait l'objet de l'essentiel de mon travail de recherche et de mes publications) est l'histoire des idées écologistes, du luddisme et de l'animalisme, dont je projette une (difficile) conciliation; que je me considère avant tout comme un disciple (critique) de Ivan Illich, mais aussi de Jacques Ellul, Gunther Anders, Wendell Berry, Serge Latouche ou encore Gandhi et Epicure; que je suis venu à la politique par le biais de l'affaire israélo-palestinienne et de la critique du colonialisme et du développement; que je suis relativiste culturel (pas moral) sans être essentialiste; que je hais l'Etat; que j'aime trop les identités locales et les mélanges ou marges culturelles pour supporter les projets nationalistes, raci(alis)tes, théocratiques, totalitaires et consuméristes, mais aussi trop l'individu pour accepter qu'il soit réduit à un ensemble stéréotypique et étouffé ou simplement rendu conforme dans un groupe; que j'ai une culture de droite (respect de l'individu responsable, de la famille comme unité de base de la société et de la logique traditionnelle) et que, proche de l'écologisme radical (biorégionaliste et décroissantiste) et d'un christianisme sans Eglise, je m'efforce de respecter le satyagraha gandhiste tout autant qu'un régime végétarien. Une dernière chose, pas anodine lorsque l'on travaille sur Soral : concernant l'affaire israélo-palestinienne, je défends les peuples et pas les nations, et donc, par pragmatisme et eu égard à certaines exigences morales (notamment d'équité), la construction d'un Etat unique, laïc, fédéral par le biais d'une conquête des droits civiques par les Palestiniens... en tant que citoyens israéliens !

Ceci m'amène aux raisons qui justifient le traitement du cas Soral : s'il n'est – loin s'en faut – pas le seul à créer d'extraordinaires carambolages argumentatifs, et si, de surcroît, il n'est sans doute pas le pire (tout étant relatif : dans un débat¹ qui l'opposait à l'inénarrable William Goldnagel, il passait même pour un havre d'intelligence et de bon sens), je dois confesser que ses propos adolescents de matamores égotistes, c'est-à-dire ses vantardises concernant ses coucheries (en ce compris avec la femme d'un adversaire) et ses menaces d'agressions physiques, ses fatigantes rodomontades et obsessions virilistes ou ses postures de gourou cathodique et, quoi qu'il en dise, ennuyeusement parisianoïdes m'agacent par leur prodigieuse vulgarité - et je laisse à des gens plus compétents que moi le soin, si besoin est, de consulter le DSM V afin de faire un diagnostic concernant les postures et masques de Soral. Notons au passage que je ne me permets cette remarque - qui relève d'une impression subjective, pas d'une argumentation complète, et qui touche la personne et pas ses arguments - *que* parce que ce monsieur se met en scène depuis plus de vingt ans non seulement dans ses vidéos postées sur internet, mais surtout dans des émissions du type « C'est mon choix », « Tout le monde en parle » et « Bas les masques », où il

1 <http://www.youtube.com/watch?v=SW0JLo44nGw>

est quelques fois venu exposer ses affres personnelles dans le style le plus sordide de la télé-réalité, ce qui tend à accréditer - à tout le moins - que les médias audiovisuels l'obsèdent, derechef, qu'il a le goût de se montrer et de parler de lui-même et surtout qu'il a tout autant que ceux qu'il dénonce sans cesse cherché à y trouver sa niche – niche marketing, bien entendu. Il ne me paraît donc pas malhonnête et infondé d'affirmer que Soral, comme personnage médiatique est un produit d'appel, et de soupçonner un intérêt personnel d'une part, rationnel, calculé (il est loin d'être stupide concernant sa notoriété et les avantages qu'elle lui fournit, fut-ce en terme de vente de livres – il s'en vante assez, d'ailleurs – ou de promotion de sa maison d'édition), d'autre part, d'ordre psychologique sous-jacent à ses postures et, par dessus tout, à ses prises de positions. Cela étant dit, pour ce qui concerne l'aspect psychologique, je le répète, cela doit être prouvé et n'est pas de mon ressort. En outre, je tiens à le souligner, il n'y a aucune gratuité rhétorique dans cette assertion d'un intérêt personnel puisque l'un des rituels argumentatifs de Soral est d'affirmer que dans la plupart des prises de position de ses adversaires, il y a, précisément, un intérêt personnel : gain de pouvoir, gain pécunier ou intérêt – comment le qualifier ? – « ethnique », c'est-à-dire à la fois communautaire et personnel puisque, selon le vieux stéréotype courageusement véhiculé par Soral sur « l'ethnie » qu'il vise en priorité (les juifs), la recherche absolue et amoral du gain personnel est l'une des caractéristiques spécifiques de cette même ethnie. Une telle affirmation est d'autant plus insupportable de la part d'un individu qui a étudié la sociologie et s'en targue que son cursus a dû comprendre un gros cours de psychologie sociale et cognitive, science qui démonte les mécanismes de la formation des stéréotypes et les invalide.

M'insupportent aussi ses références, ses appels à un christianisme manifestement "voltairien", superficiel, institutionnel et formaliste, sec, homogène, immobile, fermé et infertile, à l'exact opposé de celui de l'Eve de Péguy ou des prières de Francis Jammes où j'ai trouvé la source de ma propre foi et l'idée que la mystique (donc la morale) doit *toujours* primer sur la politique. En outre, son utilisation du pardon chrétien pour reprocher aux juifs ou aux Algériens – entre-autres – leur volonté de voir punis ceux qui ont massacré des femmes et des enfants est d'autant plus dégoûtante qu'il pardonne lui-même fort peu aux autres et que le pardon chrétien, faut-il le rappeler, ne peut en aucun cas être interprété ou utilisé comme un déni de justice ou de vérité. Pardonner à un Dutroux ne peut pas être un prétexte à le laisser sortir de prison !!!

Les raisons véritables et plus objectives qui expliquent que je délaisse mes bien chers éthiciens animalistes et écologistes radicaux pour me pencher sur Soral sont sa dangerosité aussi bien sur la forme que sur le fond, et l'influence que ses galimatias idéologiques ont sur des jeunes légitimement écoeurés par l'air du temps, le rebachage politico-médiatique (et aussi littéraire, si l'on en croit les écrits de racisme au subjonctif de Zemmour, Camus et autres Millet, Finkielkraut, Redeker et BHL) concernant les immigrés et les musulmans, ou l'ignoble enlisement dans l'horreur et l'absurdité qui caractérise la situation israélo-palestinienne (et d'autres, d'ailleurs, une de mes

élèves kurdes m'ayant fait remarquer récemment que tout le monde se foutait de ce qui arrivait à son peuple, ce qui est hélas vrai et vaut aussi pour bien d'autres, comme les Tziganes de l'est européen, ou, il y a quelques années, les Tchétchènes...). Etant moi-même engagé dans le combat en faveur des droits civils des Palestiniens (ainsi que des Tchétchènes et, actuellement, des Tziganes) et ayant moi-même essuyé les procédés rhétoriques (les accusations d'antisémitisme) par lesquels on tente de discréditer tout discours critiquant les fondements d'Israël, l'idéologie sioniste et le contexte politique et moral dans lesquels ils ont pris racines (colonialisme, doctrine wilsonienne, socialisme, etc.), je trouve écoeurant de constater qu'un imbécile respectueux - au sens bernanosien de l'expression - donne du grain à moudre à mes adversaires en amenant dans le débat tout ce qui en détruit la justesse, la morale et le pragmatisme, en permettant et nourrissant des assimilations odieuses entre un Etat ou une idéologie (Israël et le sionisme) et une population (les citoyens israéliens), une religion (le judaïsme) et une « ethnie » (les « juifs »), une nation (les Etats-Unis) et une culture (le consumérisme), en somme, *en faisant la même chose qu'eux*, en utilisant les mêmes procédés...

Il m'est aussi difficile à digérer que ce monsieur, dans les cas où il affirme certaines choses qui me semblent justes et avérées (concernant la politique et la situation sociale interne israélienne – qui n'est pas sans rappeler la logique de la Frontière américaine - , la médiocrité médiatique, etc.) les détourne en faveur d'objectifs parfaitement contradictoires avec le sens même de ces affirmations et que, de surcroît, il prétende avoir découvert ce que des auteurs mille fois plus compétents et rigoureux que lui dis(ai)ent depuis parfois 40 ans : par exemple, lorsqu'il dénonce l'instrumentalisation à diverses fins coloniales d'un islam caricaturé de manière grotesque, il ne fait que reprendre sans les citer et les honorer les travaux d'Edward Saïd, de Jacques Berque et de divers historiens du colonialisme, comme Lemaire et Blanchard; quand il dénonce les médias, il doit beaucoup à Alain Accardo et Bourdieu; sur Israël, il pioche chez Norman Finkelstein; sur la politique internationale des Etats unis, il emprunte à Noam Chomsky, Michel Colon et Toni Negri; sur l'acculturation française à Guy Debord et Philippe Muray, etc. Il est parfaitement légitime de s'approprier, de travailler les pensées des autres; il l'est beaucoup moins, de les parasiter, de leur faire dire ce qu'elles ne disent pas, de leur faire justifier ce qu'elles ne peuvent justifier...

La dangerosité de Soral sur le fond tient à ce que ses manoeuvres d'amalgames (entre autres) amènent une terrible confusion dans le débat politique et moral, aussi bien concernant la politique internationale que des questions de politique interne ou de méta-politique, et que toute confrontation argumentée, toute problématisation et toute proposition de solution y est noyée dans un jeu de signes, de classements au sein duquel il faut s'affilier ou par lequel on est affilié à une marque; où l'on vous fait entrer dans un corset idéologique qui ne sied à personne sauf à quelques gourous et à tous les adeptes de la paresse intellectuelle – un jeu qui est très précisément celui des forums internet, où l'on débat finalement très peu, mais où l'on tient des postures phatiques d'affiliation à un camp, où l'on dit « je suis ça » et pas « je pense cela à propos de ça parce que

quelque chose dont voici la preuve», où l'on affirme son existence plutôt que de poser des questions...

La dangerosité de Soral sur la forme tient dans la technicité prodigieuse dont il fait montre pour dire, parfois à deux minutes d'intervalle, tout et son contraire, sans même prendre la peine d'une articulation logique (c'est d'ailleurs pourquoi le format vidéo lui sied tant : il articule ses discours avec des « clins d'yeux », des images ou des exemples tirés de journaux TV, comme on le verra), chaque élément (ou référence culturelle) contradictoire lui permettant de gagner cette guerre des signes que j'évoquais plus haut, c'est-à-dire de gagner des affiliations en théorie parfaitement inconciliables, les subsumant par un propos complotiste qui n'est même pas original, puisqu'il s'agit de réactiver les stéréotypes sur les juifs, c'est-à-dire de trouver un ennemi commun à des gens aux convictions opposées en mobilisant leurs stéréotypes respectifs – ce n'est pas un hasard si son mouvement s'appelle « Egalité et réconciliation ». On le verra, pour ce faire, Soral opère

- par sophismes (raisonnements formellement faux), et dans l'irrespect constant de ses propres principes,
- par amalgames (opérations de mots ou d'images qui rapprochent des éléments pour activer des stéréotypes, noyer des contradictions ou l'absence d'articulation logique),
- par glissements de définitions (la définition change) ou définitions extensives (un concept comprend un certain nombre d'éléments dans un contexte, puis en comprend d'autres dans un autre, induisant tout le monde en erreur puisque chacun croit la définition fixe).

Soral est donc dommageable parce qu'il souille de nobles combats et de belles révoltes, mais aussi les intelligences de jeunes gens que j'estime et à qui j'enseigne des règles de logique et de raisonnement plus exigeantes et plus fertiles que ses gribouillis rhétoriques et ses postures à la Bruce Willis...

On l'aura compris, mon objectif est donc moins de rétablir une vérité quelconque concernant les débats dont il se saisit et qu'il exploite que de démolir la sophistique soraliennne; ce faisant, je voudrais exposer, par contraste et en les respectant, quelques unes de ces règles élémentaires du débat intellectuel.

Deux précisions encore : les matériaux (les vidéos d'entretien) sur lesquels je me base sont disponibles sur le net, ce qui permet aux lecteurs d'aller vérifier les propos et les montages soraliens ainsi que mes analyses ; d'autre part, mon travail se limitant à quelques unes de ces vidéos (même si je les ai à peu près toutes visionnées) et ne touchant pas les ouvrages de l'auteur, les jugements que je porterai n'ont aucune prétention à s'étendre à ces mêmes ouvrages et ne préjugent donc pas de leur qualité.

IV. L'argument ad hominem abusif : Soral et Tarik Ramadan

Je commencerai par une vidéo traitant du cas de Tarik Ramadan (réf.<http://www.youtube.com/watch?v=3xVx2n7RUOA>), dans laquelle Soral affirme que pour cerner

l'intégrité et la légitimité morale, ainsi, finalement, que le contenu réel du discours d'un individu, il faut regarder qui le paie (c'est-à-dire, dans le cas d'espèce, qui l'emploie); Ramadan, par exemple, est payé par la Grande Bretagne (il travaille pour une université anglaise) et le Qatar (il y a ouvert un Institut); or, la Grande Bretagne est un Etat qui défend le mondialisme et le Qatar est tout sauf une démocratie. Peu m'importe que les faits soient avérés ou pas (faudrait-il encore qu'ils soient plus précis, car travailler pour une université n'est pas travailler pour un organe gouvernemental). Le syllogisme de Soral est formellement valide; le problème réside, d'une part, dans son hypothèse de départ, et, d'autre part, dans le paradoxe logique et le paradoxe moral amenés par sa conclusion. En effet, affirmer que toute personne se plie à celui qui la paie, à celui dont elle dépend, implique d'abord que la paie soit la priorité pour cette personne, qu'elle en dépende totalement et/ou que son calcul utilitaire s'arrête au fait de la recevoir, ensuite que celui qui paie aie nécessairement le besoin, l'envie ou une motivation quelconque pour subordonner le discours de l'employé et le sanctionner s'il s'écarte du discours attendu. En droit, par exemple, ce n'est pas évident; la jurisprudence en droit du travail, par exemple, montre que l'on peut avoir un lien de subordination sur papier mais pas dans la pratique. L'histoire ne manque pas de cas qui contredisent l'hypothèse de Soral, le plus connu étant bien entendu Marx, l'une des références préférées de Soral-le-sociologue; rappelons que Marx était « entretenu » par son ami Engels, gros industriel capitaliste s'il en est. On me dira qu'Engels était acquis aux idées de Marx et prêt à abandonner le pouvoir patronal dont il disposait; c'est tout à fait vrai, mais alors, qui nous dit que ce n'est pas le même cas pour Ramadan ? Qui nous dit qu'il n'y a pas, dans l'université pour laquelle il travaille, des garanties d'indépendance dans la recherche, et pour l'institut au Qatar, un riche émir qui souhaite valoriser une pensée qui met à mal les fondements d'une société dont il est pourtant un important rouage et un bénéficiaire ? Par ailleurs, si l'hypothèse de Soral est vraie, son brave Marx est un vendu, un hypocrite, et, transitivement, toujours si j'applique la logique soraliennne, Soral aussi, qui s'en réclame...

Le problème qui se pose ici est celui d'un schéma débile (au sens propre du terme) qui réduit l'agir humain à une seule détermination, alors qu'il y en a tellement plus, et qui entretient le plus souvent en tension... Pour ce qui me concerne, et sans aucunement nier l'importance fondamentale que peut avoir un lien de subordination hiérarchique et un lien de dépendance matérielle, il me semble – en particulier dans le travail intellectuel – qu'un autre facteur – disons socio-psychologique - peut déterminer, à tout le moins orienter le discours, les valeurs et prises de position d'un individu : de qui il reçoit les signes de reconnaissance. Car l'image de soi et l'estime de soi-même a au moins autant d'importance que la survie physique et le confort matériel (en période de crise, ne préfère-t-on pas, au sein de la société de consommation, faire des économies sur le chauffage que sur les dépenses en gadgets électroniques et autres forfaits de téléphonie ?) Une théorie sociologique,

celle de Bourdieu² colle du reste assez bien à cette explication psychologique : les individus cherchent aussi à obtenir des gains symboliques et la reconnaissance d'un certain nombre de personnes légitimes dans un champ d'activités ou idéologique donné. Résumons-nous, non seulement le facteur invoqué par Soral n'est pas le seul, mais en plus, il n'est pas nécessairement le plus déterminant et est même contredit pas bien des cas d'école – j'ai cité Marx, je pourrais citer mon bien cher Illich qui a toute sa vie radicalement critiqué l'institution scolaire alors qu'il y travaillait et en dépendait, ou l'Eglise alors qu'il était prêtre (mais cette fois, l'institution a réagi!). C'est même précisément parce qu'il a travaillé pour ces institutions qu'il les a si vivement critiquées, abandonnant la brillante carrière diplomatique qui lui était promise au Vatican... Illich est la preuve que le lien de subordination et de dépendance matérielle n'est pas seul déterminant dans la construction d'une pensée...

Maintenant, il faut retourner l'hypothèse de Soral et celle que je vient de faire contre lui-même, avec deux questions dont les réponses pourraient en dire long sur son fonds de pensée : qui paie Soral ? Et de qui – et dans quel champ - cherche-t-il l'estime ? Je ne connais pas la vie privée du gaillard; je m'en remettrai donc à nouveau à ce qui est public. Soral fait de la télévision (dans quel type d'émission ? Avec quel public ? Et quel rôle, quel *persona* ?), écrit des livres qui se vendent (bien du reste) auprès d'un certain public (lequel ?), fait des conférences (qui y assiste ?) et est éditeur (que et qui publie-t-il?). Somme toute, le cas est assez simple : ceux qui le paient sont ceux dont il cherche l'estime et l'achat... Mais je laisse à d'autres ce type d'enquête. L'important est ici de souligner la relative inanité d'un autre argument soralien et l'incohérence qu'elle implique vis-à-vis de Soral lui-même.

Car Soral utilise beaucoup cette technique sophistiquée, combinaison de **l'argument incomplet** (on avance que ce qui peut soutenir une position et pas ce qui l'infirme) et **l'argument *ad hominem* abusif** (qui consiste non pas à attaquer les arguments de la personne, mais la personne elle-même, par exemple en lui supposant un intérêt à le faire, sans preuve que cet intérêt soit la seule explication de la prise de position). Cette combinaison est souvent la base de son montage scénaristique délirant. Il faut bien comprendre que n'est pas ce que les gens disent, les valeurs qu'ils défendent et les implications de ce qu'ils font ou affirment qui l'intéressent, c'est ce qu'ils *sont*, les rôles, les fonctions qu'ils ont au sein de ce scénario : peu importe ce que l'on dit, ça collera toujours avec ce qu'il croit dans la mesure où il trouvera toujours un élément qui disqualifie ou délégitime la personne, l'émetteur du discours, et donc lui donnera une fonction, une utilité dans son scénario: un intérêt personnel, une origine ou une contradiction avec des propos plus anciens, parfois décontextualisés, ou interprétés de manière opportune, ou encore en contradiction avec une prise de position, un acte, une posture, même si celle-ci est cohérente avec un autre ordre de valeurs, voire le sien ! *Peu importe les arguments de Ramadan : puisqu'il est payé par untel, il a le rôle x dans le système, remplit telle fonction objective qui – ô miracle – est la*

2 Voir BOURDIEU, P., *La Distinction*, Editions de minuit, Paris, 1982

preuve de ce que Soral affirme !

Ainsi fait-il l'économie de la discussion et de la déconstruction du discours de l'autre (ainsi que de la confrontation avec les faits) et garde-t-il son énergie pour ressasser le sien, tout en opérant une classification entre amis et ennemis (avec quelques nécessaires stades intermédiaires ou, comme il aime le dire, « dialectiques »), donc en permettant à son public de trouver ses marques – et sa marque de trouver son public, comme on l'a mentionné plus haut. Une analyse à la Bourdieu, en terme de champs, devrait être faite de ces classifications soralienne pour comprendre que le travail essentiel de l'auteur n'est pas la réflexion, mais la vente d'un produit par son positionnement sur une sorte de marché des idéologies.

V. La généralisation abusive : Soral et Mélenchon

Dans l'un de ses entretiens, celui de mai 2012 (http://www.youtube.com/watch?v=hi_YDzgVyl4), Soral critique Mélenchon et la gauche dite « antifasciste » qui s'est rangée derrière lui durant les présidentielles; il reproche au leader « d'extrême gauche » d'avoir soutenu une position – le « oui » au traité de Maastricht - en parfaite contradiction avec avec ses thèses actuelles. Le fait est avéré et le reproche a priori tout à fait valide, puisqu'il oppose deux positions contradictoires d'un homme qui s'est toujours prétendu logique et constant (mais qui sur ce point, accordons-lui ce trait d'honnêteté intellectuelle, a reconnu avoir fait une erreur). Cependant, en le reprochant à son adversaire, non seulement Soral suppose que nul ne peut changer d'opinion, ou de camp, faute de quoi il est un hypocrite, ce qui est dommageable pour lui-même, puisqu'il a fricoté aussi bien avec les communistes qu'avec le front national, mais, surtout, il sort très vite de l'honnête débat intellectuel pour retomber dans les sophismes, puisqu'il ajoute que Mélenchon n'étant pas issu du milieu ouvrier, il ne peut pas être sincère dans sa défense des ouvriers et que, franc maçon, il appartient à une élite, à un clan, lié à tout ce qu'il dénonce, donc n'est pas sincère. La première assertion implique que l'on doit faire partie du groupe que l'on défend pour le comprendre et le défendre sincèrement, efficacement, faute de quoi on est incompetent ou hypocrite. Cet argument est de la même famille que celui qui consiste à dire : « comment pouvez-vous être contre les drogues si vous n'en avez jamais goûté », et qui est un sophisme que je nommerai (faute de savoir s'il a déjà été nommé) sophisme de la **légitimité par la ressemblance** ou **par la participation**. Il suffit de remplacer prise de drogue par meurtre pour comprendre en quoi c'est un sophisme : faut-il avoir tué (ou a fortiori, avoir été tué, ce qui est encore plus absurde) pour pouvoir comprendre ce qu'est un meurtre et pourquoi c'est mal ? Là encore, la logique essentialiste de Soral se manifeste : ce n'est pas ce que l'on fait qui compte, c'est ce que l'on est. Pour ce qui concerne la seconde assertion, un stéréotype classique autant que stupide – la franc-maçonnerie est un groupe secret de comploteurs cherchant à conquérir le monde -, il est, comme tout stéréotype, le résultat de la combinaison d'une croyance – non prouvée et irréfragables dans l'esprit de ceux qui l'invoquent – et du sophisme le plus utilisé : **la généralisation abusive**, aussi appelé **Secundum quid** : on

prête à un ensemble d'éléments les caractéristiques d'une partie. Autrement dit, quand bien même un franc maçon, un groupe de francs-maçons voire une loge entière aurait de manière avérée ce type d'objectif ou, plus platement, des pratiques de cooptation et de « pistonnages » (de cela, par contre, je peux témoigner), on ne peut pas automatiquement tirer la conclusion que tous les francs-maçons ou toutes les loges relèvent de la même logique... Et puis, où sont les preuves ?

VI. Une optique sectaire : Soral et les anarchistes

Dans un entretien d'août 2012 (<http://www.youtube.com/watch?v=jJ-1fRjZITQ>), ayant été critiqué pour son antisémitisme par des militants anarchistes (il est vrai d'une franche médiocrité), il utilise encore l'un de ces sophismes : il lit un passage particulièrement antisémite de Bakounine, présenté comme la figure centrale de l'anarchisme, reprochant alors implicitement aux anarchistes d'être des antisémites alors que lui, dit-il, « n'en est pas là ». Or, d'une part, ce n'est pas parce que l'on s'inspire d'un auteur qu'on est forcément d'accord avec tout ce qu'il dit (personnellement, bien qu'ellulien, je dois admettre que la défense d'Israël par Ellul - qui est aussi affreusement sophistique - m'écoeure); d'autre part, le lecteur pourra en juger en comparant l'extrait et ce que j'exposerai par la suite, le discours antisémite de Bakounine est exactement - presque au mot près, ce qui est sidérant - celui que tient Soral, et de manière répétée !!! Autrement dit, il est incapable d'assumer son propre antisémitisme (ou antijudaïsme, pour être plus précis) et est tellement sectaire dans sa manière d'appréhender le travail intellectuel qu'il se révèle incapable de comprendre que se référer à un auteur, à son oeuvre, ce n'est pas nécessairement suivre la parole d'un gourou, c'est la critiquer, y faire le tri, la modifier, etc.

VII. Collage d'impressions et mort de la critique historique : Soral et le judaïsme

Dans ses constructions sophistiques se manifeste la sacralisation du texte ou de la parole, c'est-à-dire, une vision selon laquelle le texte est presque en lui-même performatif - ce qui est assez étonnant, surtout de la part d'un sociologue (on l'attendrait plutôt d'un philosophe). Cette vision est nécessaire à toutes les argumentations soraliennes pour combler, on le verra, le manque cruel de preuve et de rigueur, analytique comme argumentative. Le meilleur exemple est la référence faite à la Torah et au Talmud pour appuyer ce que Soral prétend être l'objectif, le programme et le destin immémorial des juifs. Ainsi déclare-t-il, dans son entretien de mai 2012 (http://www.youtube.com/watch?v=6fXvi0_hGHo) : « le judaïsme, c'est deux livres, la Torah et le Talmud, et en lisant ces deux livres, on voit bien que c'est un peuple vindicatif, dominateur, qui suit un dieu vengeur qui leur a promis la domination - il suffit de lire Isaïe et Ezéchiel - par, en plus, la purification ethnique. Et dans le Talmud on voit bien que cette domination, dans un monde dominé par la chrétienté, s'effectue par l'usure et le mensonge, et la double éthique, c'est-à-dire de ne pas traiter un non-juif comme un juif, c'est-à-dire d'avoir le droit sacré de lui mentir, de le voler, etc. C'est la réalité. » Et d'ajouter, en détournant sans fausse honte un texte de Tolstoï qui dénonce le

fait que les juifs (sionistes) cèdent à la tentation étatique et nationaliste, que l'antisémitisme est un « universel » jusqu'en 1945, c'est-à-dire que tout le monde est antisémite. Il faut donc faire quelques remarques élémentaires, notamment de critique historique, au spécialiste de l'histoire des religions qu'est Soral :

- le judaïsme ce n'est pas deux livres; c'est aussi plusieurs milliers d'années d'histoire de la diaspora, de mélanges, de dilution et d'influences de cultures; que je sache, et pour ne prendre qu'un exemple, tout ce qu'écrit Kafka n'est pas dans la Torah ou le Talmud, pas plus que la Torah et le Talmud ne peuvent résumer ou présumer ce qu'écrit Kafka (et c'est bien l'aspect le plus noble du judaïsme qui inspire Kafka lorsqu'il décrit et dénonce les logiques totalitaires);
- les textes et les enseignements oraux contenus dans ces ouvrages sont extrêmement diversifiés, contradictoires, évolutifs, répondant à divers contextes de diverses communautés, en particulier de diasporas; il n'y a en aucun cas un discours uniforme, sinon par une lecture sectaire; ils ne prennent sens que dans un contexte spécifique; ce ne sont par ailleurs jamais complètement des faits historiques si tant est qu'ils le soient;
- la plupart des juifs ont – comme n'importe quels autres membres d'une communauté religieuse - d'autres références morales, esthétiques et métaphysiques que les livres saints du judaïsme; réduire leurs références axiologiques à ces seuls ouvrages est tout simplement, et de bon sens, stupide;
- tout peuple ou groupe constitué, sans exception, applique ce que Soral appelle « une double éthique », les catholiques, notamment, en excluant les juifs d'un certain nombre de professions (quelques uns parmi eux se retrouvant acculés à l'usure au moment où des rois catholiques ont besoin d'emprunter de l'argent pour assurer leur pouvoir et... construire la sainte France); on peut (c'est mon cas) déplorer la « double éthique », mais alors pas pour l'appliquer soi-même ou soutenir des gens qui l'appliquent, comme Marine Le Pen et sa « préférence nationale » ou le catholicisme des croisades;
- la lecture soraliennne est davantage inspirée par l'épistémologie du personnage principal d'*Orange mécanique* que par celle d'un érudit et d'un homme de bon sens; tous les livres religieux, en particulier s'ils se présentent sous forme d'épopées ou de récits mythiques, racontent les atrocités les plus infâmes; l'antiquité n'est faite que de génocides et d'esclavage;
- s'il existe bel et bien des courants juifs qui se réclament de ces textes pour justifier, par exemple, l'existence d'Israël, il en existe aussi d'autres – bien souvent les sionistes de l'origine – qui se basent sur d'autres considérations que religieuses, et d'autres encore qui, au nom des textes religieux, ou au nom de valeurs extérieures au judaïsme, condamnent Israël;
- où Monsieur Soral voit-il que le Talmud traite du cas de l'usure sous le christianisme ? (j'aimerais sincèrement et sans ironie avoir la réponse);
- tout le monde n'est pas antisémite avant 1945 (Péguy, antisémite?), beaucoup de gens qui l'étaient ont eu la bonne idée de ne pas le rester (Jaurès par exemple) et, comme l'a montré

l'affaire Dreyfus, certains qui l'étaient n'en ont pas fait le principe premier de leur action et de leur organisation morale – car après tout, on peut ne pas aimer les juifs, au même titre qu'on peut ne pas aimer les musulmans, la moutarde, le rouge, le froid, Klee, les laïcards ou les Belges; le tout est de ne pas en faire une politique ou un fondement moral; par ailleurs, ce n'est pas parce que tout le monde hait quelque chose ou qu'une majorité hait quelque chose que cette chose est haïssable – Soral cède à l'un des sophismes les plus misérables, ***l'argumentum ad numeram***, **l'argument du nombre**.

Par dessus tout, Soral est le champion d'une technique, que j'appelle le collage d'impressions, ou l'impression par amalgames, qui consiste à combiner plusieurs sophismes et en particulier, **l'argument de la fausse attribution causale**, celui de la **confusion entre cause et effet** ainsi que celui de **la coupure évènementielle**.

La fausse attribution causale est un sophisme extrêmement courant qui consiste à établir une causalité absurde, non prouvée ou non suffisante, entre deux faits, par exemple, entre deux évènements qui se passent en même temps, entre deux évènements qui ont une ou plusieurs causes communes, mais aucun lien entre eux. Imaginons par exemple qu'une étude montre que les gens se suicident davantage quand il pleut : de la concomitance des deux événements, de la présence de la pluie au moment de l'augmentation des suicides, on pourrait tirer que la pluie cause les suicide (ou l'inverse, pourquoi pas!) alors que d'autres hypothèses de causalités, plus plausibles (et à vérifier), pourraient être plus sérieusement évoquées, par exemple que dans certains pays (le mien !) il pleut beaucoup au moment où les journées raccourcissent (donc où la lumière est moins forte), etc. Les juristes spécialistes de la responsabilité civile le savent, rien de plus délicat à établir qu'une causalité, sinon déterminer dans un faisceaux d'évènements ce qui est une cause et une conséquence; cela dépend du reste de la manière dont on fait commencer la séquence évènementielle : dans le cas des affrontements entre l'armée israélienne et les militants du Hamas à Gaza, par exemple, fait-on commencer la séquence par le tir de roquette du Hamas (qui serait dès lors la cause – encore faudrait-il voir s'il n'y en a pas d'autres...) ou par les mois d'étouffement économique de Gaza par le blocus qui lui est imposé ?

VIII. D'une analogie absurde à une causalité malhonnête : Soral et la guerre contre l'Iran

Ces mécanismes de fausses causalités sont très courants chez Soral; prenons un exemple : son entretien de septembre 2012, partie 12 (<http://www.youtube.com/watch?v=5DbLUy52AKE>), où il traite de la promesse de guerre faite par Israël à l'Iran. Soral, qui n'est décidément pas que sociologue, mais aussi historien, économiste, philosophe, politologue et spécialiste de géostratégie, affirme que cette guerre manifeste un mécanisme régulier au XXe siècle et caractérisé par la concomitance de trois phénomènes : une crise bancaire, une guerre « fabriquée » et « pas nécessaire » et "l'implication" d'Israël. Plusieurs remarques peuvent déjà être faites : outre qu'une crise bancaire peut désigner des situations extrêmement diverses et avoir des raisons et des

conséquences elles aussi très diverses (dettes de l'Etat, manque de crédit, dépréciation monétaire, spéculation sur certains produits financiers, etc.), on ne comprend pas trop ce qu'est une guerre « fabriquée », moins encore ce qu'est une guerre « non-nécessaire ». Si l'on affirme d'une guerre qu'elle est non-nécessaire, on doit expliquer sur quel socle de valeurs, à partir de quel référentiel on la juge ainsi; par exemple, pour le gandhiste que je suis, qui avance des raisons morales, aucune guerre ne l'est jamais; pour les industriels qui fabriquent et vivent de la vente des armes, elles sont toujours nécessaires. Ces deux remarques pour noter trois tactiques typiques de Soral : *quand il expose des faits pour les intégrer dans une théorie, il est (1) flou sur les faits eux-mêmes (que désigne-t-on exactement?), et (2) flou ou « glissant » sur les concepts (il utilise un mot dont la signification change d'un contexte à un autre) ; de plus, (3) il pose les faits avec un jugement de valeur déjà intégré* - autrement dit, les faits qui vont servir sa démonstration, sont déjà chargés de la conclusion morale ou politique qu'il va en tirer. Parce que le fait invoqué (la guerre) est déjà chargé d'un jugement moral (« pas nécessaire ») - ce qui relève, jusqu'à un certain point, du sophisme que l'on appelle **la pétition de principe** - , qu'il est flou (« crise bancaire ») ou caractérisé par un terme qui a plusieurs sens et connotations (la guerre « fabriquée»), la comparaison que va opérer Soral entre deux guerres au XXe siècle et celle promise à l'Iran va être possible, le lien de concomitance établi (nous allons y revenir) et la conclusion politique et morale évidente.

Revenons donc à sa démonstration (sa « virtuosité dialectique, » comme il dit) et décomposons-la avant de l'analyser :

La promesse de guerre faite à l'Iran par Israël est une nouvelle manifestation d'un type d'évènement qui s'est déjà déroulé deux fois durant le XXe siècle : la fameuse concomitance (qui indique, au sens propre, un rapport simultané de plusieurs faits) d'une crise bancaire, d'une guerre « fabriquée » et « pas nécessaire » et « l'implication » d'Israël; et Soral d'évoquer ses exemples : la déclaration Balfour durant la première guerre mondiale (1917) et la création d'Israël dans l'immédiate après seconde guerre mondiale (1947-1948).

Ce raisonnement nécessite une comparaison, dont émerge une analogie. Or, une comparaison exige, sur le fondement d'un certain nombre de critères explicitement déterminés, à l'avance, et d'un objectif lui aussi préalablement défini, de mettre en parallèle les caractéristiques de deux éléments, afin de souligner celles qui se ressemblent *et celles qui sont différentes*, pour ensuite hiérarchiser ces caractéristiques selon leur pertinence et pouvoir tirer des conclusions ou encore utiliser le résultat dans un raisonnement établissant une causalité. Si, biologiste, je compare un homme, un arbre et une pierre, je vais constater, malgré toutes les différences, entre les deux premiers, une ressemblance essentielle qui va permettre de les distinguer de la pierre : ils sont vivants. Si, maintenant, je les compare en tant que juriste, une différence considérable va mettre la pierre et l'arbre d'un côté, l'homme de l'autre : les premiers sont des choses, le second est un sujet de droit... On le voit, une comparaison est une opération délicate et nuancée dont l'objectif va

permettre la discrimination et le classement des caractéristiques relevées. Une telle opération n'est valide que si elle est faite dans les règles de l'art. Or, à l'instar du juge d'Outreau qui ne prenait en compte que éléments à décharge avec le résultat que l'on sait, Soral opère une comparaison qui met en parallèle trois éléments ou ensembles de caractéristiques, si généraux et si vagues (guerre, crise bancaire, présence d'Israël) que leur concomitance peut caractériser des milliers de situations diverses (exemple : guerre du Vietnam + période de transition dans l'abandon de la convertibilité du dollar en or + Kissinger qui est juif, donc manifeste la présence d'Israël). Dans cette comparaison implicite, il ne retient que les (toujours très vagues et rares) éléments semblables sans aucunement évoquer les différences (innombrables et beaucoup plus sensées que les ressemblances dans le cas d'espèce). Avec cette technique, il est évidemment très simple de rapprocher des événements historiques, par exemple, depuis « toujours » (comme il le dit), on observe la concomitance de la guerre, des intellectuels français et du colonialisme; le philosophe Descartes était militaire, il y avait des guerres de religion et les Français colonisaient le Canada; quant à Sartre, il est contemporain de la seconde guerre mondiale et de la guerre d'Algérie... Tout cela est très étrange : les philosophes français manipuleraient-ils l'Etat pour avoir des choses à critiquer et ainsi gagner en notoriété et vendre des livres ou obtenir des postes... Cher lecteur, ce « raisonnement » vous fait rire ? Hé bien, c'est exactement celui de Soral, jugez-en plutôt en le reprenant, pour ainsi dire, au ralenti.

Selon Soral, le scénario, qui se répète pour la troisième fois, est le suivant :

Etape 1) une crise bancaire est provoquée à Wall-Street par des gens (des juifs) qui cherchent à sacrifier la valeur d'usage des choses en faveur de la valeur d'échange (autrement dit qui spéculent et étouffent l'économie de production réelle);

Etape 2) ayant provoqué une catastrophe économique et ayant peurs d'être pris, ils détournent l'attention en provoquant une guerre globale autour d'ennemis préfabriqués (aucune mention de l'ennemi préfabriqué durant la première guerre mondiale; pour la seconde, Hitler financé par Wall Street, donc par les juifs, est en même temps désigné comme l'ennemi; pour aujourd'hui, Soral mentionne à la fois l'Iran et l'islam wahhabite ou salafiste, ces derniers étant financés par les juifs – entendez désormais : Israël – par le biais de l'Arabie Saoudite et du Qatar);

Etape 3) « les juifs », qui sont aussi des vendeurs d'armes et les financiers des militaires, gagnent de l'argent et Israël du territoire.

« Irréfutable ! » s'enorgueillit l'érudit Soral; sur ce point, il a raison, et c'est précisément ce qui fait de son raisonnement un raisonnement rigoureusement non-scientifique, rigoureusement infondé et rigoureusement grotesque – et, par dessus le marché, très drôle, s'il n'était pris au sérieux par tellement de gens. Fondamentalement, il est aussi impossible de réfuter le discours de Soral que le délire d'un schizophrène qui vous expliquerait que son voisin est le démon parce que les motifs de ses chaussettes évoquent un motif observé dans un église dans laquelle priait le caméraman du film *L'exorciste* avant qu'il ne meure écrasé par un camion transportant des produits chimiques

utilisés dans la fabrication des pesticides vendus aux agriculteurs de plus en plus suicidaires par des firmes américaines dans le conseil d'administration desquelles on trouve un milliardaire dont le cousin était prêtre vaudou...

Trois types de remarques doivent être faites sur ce brillant exercice de dialectique soraliennne : sur les faits, sur le raisonnement et sur la mise en scène de sa vidéo, laquelle est d'autant moins anodine que ce sont des passages filmés ou des images qui servent à la fois d'illustration, d'articulation voire de preuves implicites des propos souvent à la fois décousus et répétitifs du gourou Soral.

Le postulat de Soral, c'est qu'il y a une clique (les juifs, donc Israël) qui détient le pouvoir financier et (on suppose, car rien n'est dit et si ce n'est pas le cas, plus rien dans la suite n'est compréhensible) le pouvoir politique dans plusieurs puissances dominantes; cette clique est uniquement motivée par le pouvoir et la richesse, ne comprend manifestement aucune divergence sociale ou culturelle (tous les juifs sont les mêmes, tous riches, tous obsédés par le gain et le pouvoir, tous spéculateurs). Les membres de la clique provoquent une catastrophe économique mais ont « peur d'être pris » - bigre, pour des gens si riches et si puissants !... Comme ils ont prévu le coup, ils ont financés de méchants hommes de paille, - mêmes voire surtout des hommes de paille qui leur sont nuisibles, histoire de noyer le poisson, comme Hitler ou aujourd'hui, les wahhabites (pour la guerre 1914-1918, on ne sait pas; on ne voit pas non plus la crise bancaire, du moins Soral n'en dit rien). Du coup, les appauvris se retournent contre les faux-vrais méchants et oublient les gens qui les ont mis dans la mélasse... Et ceux-ci, qui ne sont finalement pas si improductifs que ça, puisqu'ils produisent des armes, s'enrichissent au passage. Là dessus, si l'on comprend bien, ils « font » la déclaration Balfour, ils étendent les territoires israéliens...

En réfléchissant à ce gloubiboulga dialectique - preuve de la grande finesse sociologique de son auteur – on s'aperçoit qu'il implique :

- qu'il n'y a jamais qu'une seule cause à un événement;
- que Soral qui dénonce le complot judéo-sioniste est peut-être un agent double qui en fait a pour fonction de sauver le clique juive;
- qu'hormis les « juifs », qui, pour le coup, font penser aux gosses du *Village des damnés*, aucun acteur ne poursuit ses propres objectifs; tous les acteurs sont des marionnettes inertes; les seuls à porter une responsabilité morale des événements, sont les juifs;
- que les juifs sont surpuissants, parce que manipuler à ce point la plupart des Etats et populations du monde, c'est tout de même la preuve d'un pouvoir extravagant ! ... au point qu'on se demande pourquoi ils le font;
- qu'il n'y a pas d'autre détermination à un fait que l'argent;
- que dans un groupe, tous les éléments sont homogènes, ont les mêmes intérêts et travaillent pour le groupe;
- que toute personne qui bénéficie d'une action est forcément celui qui l'a voulue;

- que le groupe des mauvais, les juifs, est prêt à financer un régime qui zigouille 6000000 de ses membres, donc, si l'on comprend bien, qu'une partie du groupe accepte de se sacrifier pour la pérennité du reste; ou alors, qu'une partie du groupe ne savait pas, n'a pas pris la décision; ce qui amène donc à penser il y a bel et bien des divergences entre juifs, derechef que d'autres facteurs qu'ethniques interviennent, les individus, les classes sociales, les appartenances culturelles et les intérêts multiples réapparaissant... et toute la démonstration s'effondre...

Le croirait-on ? Quelques minutes après avoir déclaré ce que je viens de décrire, voici, dans la même vidéo, Soral forcé de reconnaître qu'il y a (au moins) une opposition entre le « petit peuple » juif et l'élite juive, sans, bien entendu, qu'il ne se rende compte que cela invalide complètement sa démonstration, et sans que cela l'empêche, du reste, de continuer ses généralisations abusives en mettant « le peuple élu » ou « la communauté » juive sur la sellette.

A vrai dire, la démonstration de Soral s'effondre à chaque question de bon sens qui lui est posée : où sont les preuves que Wall Street soit entièrement aux mains des juifs, et les armes vendues par les seuls juifs ? par quels mécanismes les manipulations sont-elles opérées ? corruption ? copinage ? menace ?...

On comprend très vite que Soral ne cherche pas à démontrer quoi que ce soit, il cherche à opérer comme je l'ai mentionné plus haut, un montage par amalgame, un collage destiné à susciter ce qu'en psychologie sociale on appelle une impression et, là encore, à activer des stéréotypes : les juifs sont « impliqués » (implication est un terme ambivalent qui peut renvoyer à la fois à la conséquence d'une action et à l'idée de participation à une action), ils sont là (« derrière », dit-il) au moment des catastrophes guerrières et économiques, donc, faut-il comprendre par fausse attribution causale, ils en sont responsables; il y a des juifs dans la finance et les juifs aiment la spéculation donc, par généralisation abusive, la finance est juive et, toujours par généralisation abusive, tous les juifs aiment la logique de la finance, ce dont atteste un extrait video où Attali, qui porte la kipa, raconte une « blague juive » pour exposer ce qu'est la spéculation financière (dans laquelle des marchands juifs se revendent des pantalons à une jambe – donc sans valeur d'usage – pour finalement les revendre à un Goy qui s'appelle Christian, lequel se sent roulé parce qu'il ne peut pas les vendre à des clients qui voudraient les porter) et que Soral commente en disant de manière très malhonnête qu'Attali « se vante » de cet état de fait; Céline (dont un extrait de Bagatelles pour un massacre est projeté) a dit que les juifs préparaient les guerre, donc c'est vrai; même BHL - personnage dont Soral dénonce avec raison les incohérences morales, les raccourcis épistémologiques et la cuistrerie intellectuelle – même BHL, déclarant que l'islamisme, c'est le nazisme (comparaison aussi boîteuse que celle de Soral), est convoqué... La manoeuvre est d'ailleurs assez cocasse, puisqu'elle consiste à prêter une parole de vérité à un adversaire à qui on nie toute capacité de la proférer, et cela seulement quand ce qu'il dit sert ou illustre un fait dont on n'a pas la preuve... C'est le paradoxe du menteur qui dit qu'il ment : dit-il la vérité ? Peu importe, de toute façon, puisqu'il n'y a jamais de preuve chez Soral, jamais : il faut des gens « qui disent

que », des cas dont on fait des inductions abusives, des soupçons avec clin d'oeil convenu pour titiller le stéréotype, mais rien dans les prémisses – et que dire du syllogisme !

Le scénario de Soral – éternellement répété et dont on va retrouver un autre avatar dans un instant – lui permet de faire peser la responsabilité d'un événement négatif sur une catégorie, sur un groupe, et de décharger un autre groupe de toute responsabilité, en utilisant le vieux truc de **l'argument d'externalisation**, un autre classique à la fois de la psychologie sociale et de la sophistique. Ce mécanisme consiste à dire que quand on a fait quelque chose de bien, cela vient de sa propre nature (et pas des faits extérieurs ou du hasard) et quand on a fait quelque chose de mal, que cela vient de l'extérieur (la situation, les contraintes, le hasard) ; il en va inversement pour les autres, de ceux que l'on n'aime pas : ce qu'ils font de bien a une cause extérieure; ce qu'ils font de mal a une cause intérieure, est volontaire ou provient de leur nature intrinsèque. Exemple : « cette femme est une excellente conductrice de camion ; oui, mais parce que la technique aide beaucoup. » En prêtant attention à ce petit mécanisme, qui est alterné avec l'argument de l'intérêt personnel (ceux du camp des bons qui défont sont manipulés ou vendus), on détermine qui sont les bons et qui sont les méchants pour Soral. Ainsi, le mal que font les juifs et leurs alliés vient de leur nature, de leur être, il a dès lors une cause interne, alors que le mal commis par les non-juifs qui ne sont pas vendus aux juifs a toujours une cause externe : la manipulation, la force majeure, ...

IX. Rupture déontologique et contradiction : Soral et les Pussy Riot

Un entretien de septembre 2012 (<http://www.youtube.com/watch?v=nRWAR6TpiTo>) permettra de réaliser qui sont les amis de Soral; il y traite de la condamnation des jeunes filles du groupe féministe Pussy Riot. Il y affirme qu'elles ne sont pas un groupe de rock et cherche à les discréditer en montrant des vidéos de membres du groupe de contestation auquel elles appartiennent copulant allègrement ou s'enfonçant des poulets dans le sexe... La procédure serait de bonne guerre (considérant qu'on peut trouver ridicules ces happening proches de ce qui se fait en art contemporain) si le dénonciateur n'était pas aussi ce dragueur impénitent et vantard qui fit un roman et une « étude de sociologie » de ses nombreuses conquêtes et coucheries, et participa à des émissions pour dévoiler sa vie privée : en quoi est-il plus indécent de montrer un coït que de vanter les techniques mesquines par lesquelles on peut les obtenir ? Qui est le plus indécent, celui qui se montre en pleine copulation ou celui qui raconte ses relations familiales et amoureuses à la télévision ? Entendons-nous bien : poser la question et donner implicitement, comme je le fais ici, une réponse relève de l'opinion personnelle; par contre, il y a indéniablement une contradiction interne, une malhonnêteté intellectuelle de Soral : il reproche à d'autres ce que lui-même fait – à tout le moins a fait, sans sembler le regretter du reste. C'est là une **rupture « déontologique »** - rupture avec une règle qui n'est autre qu'une variante de la fameuse « règle d'or », en l'occurrence : ne reproche pas aux autres ce que tu peux te reprocher à toi-même. Ce type de pratique est

aussi détestable que grotesque.

Il affirme surtout que (lecteurs, tenez votre siège): « en réalité, c'est une création du Département d'Etat dans la guerre froide qui a lieu actuellement, pour diaboliser Poutine par tous les moyens en s'appuyant comme toujours depuis mai 1968 (...) sur la bêtise des jeunes. C'est la stratégie de l'empire américain pour diaboliser les résistants à l'empire au nom de l'idéologie libérale libertaire (où on cache le libéral derrière le libertaire). (Ces filles) profanent des lieux de culte jusqu'à ce que l'Etat russe soit obligé d'intervenir. (...) (Pussy Riot), ça n'a rien à voir avec la Russie authentique, ça agresse quelque chose de fondamental qu'est l'Eglise orthodoxe en Russie qui est quelque chose qui, comme d'ailleurs le catholicisme social en France est du côté des pauvres, et qui, comme par hasard, est systématiquement persécuté par l'oligarchie mondialiste, capitaliste judéo-protestante... Comme il y a un anticatholicisme permanent en France depuis la révolution française dont le moment de victoire définitive est l'affaire Dreyfus - je le dis bien, ce n'est pas une période d'antisémitisme, c'est une période de mise à mort de l'Eglise catholique, de son prestige et de l'armée française, donc l'aristocratie catholique française, etc. C'est pareil, on a une agression de quelque chose qui fait la force de la Russie en ce moment, qui est le rapprochement du pouvoir politique et du pouvoir religieux, qui est la réalité de tous les pouvoirs sains. Poutine qui marche la main dans la main avec l'Eglise orthodoxe pour tenter de faire une union sacrée russe, à la fois sur le plan économique et idéologique, et pour essayer effectivement d'avoir un roman national qui permet à la Russie de fonctionner, sinon cela éclate à cause des rapports de classes et des manipulations étrangères. » Et de préciser au passage, que les médiateurs (entendre : défenseurs) des Pussy Riot sont « tous » de « la communauté qu'on ne peut pas nommer » (avec surimpression de trois visages et de trois noms juifs).

Voici donc notre pourfendeur d'Israël et des juifs, qui les accusent sans cesse de mêler principes religieux, projets politiques nationalistes et construction étatique, défendant une Etat qui s'allie à une institution religieuse pour régler une situation sociale (autrement dit, faire taire les contestations, Soral lui-même parlant de rapports de classe) et créer, du moins manifester une logique nationale ! Cette logique malsaine pour les juifs devient « saine » pour les russes !

Voici notre pleurnichard qui se plaint à longueur d'entretiens de la censure, geint qu'on ne l'invite plus sur les plateaux de télévision (ce qui est, pour lui, une preuve de la véracité de ses propos, autre sophisme : **La preuve par la persécution**) et se sent menacés par la police dès qu'on l'y convoque pour prendre sa déposition, les procès, les mails insultants et des quidams vindicatifs dans des bars, d'accord avec une machine d'Etat qui envoie dans des camps de travail où l'on pratique la torture et des traitements inhumains, bien réels ceux-là, des jeunes filles dont le seul délit (si l'on en croit Soral lui-même) est d'avoir mauvais goût en musique et en matière religieuse...

Là encore, la rupture déontologique est criante; elle est même double, Soral étant contradictoire avec lui-même et reprochant aux autres de l'être... En outre, on se demande où est passé son

« pardon chrétien » : il en fait bénéficier Babie, qui a fait torturer et massacrer des gosses, mais pas trois jeunes filles qui ont fait du bruit dans une Eglise... Un bien étrange christianisme, vraiment...

Faut-il aussi démonter la comparaison inepte et infondée entre l'affaire Dreyfus et l'affaire Pussy Riot ? Expliquer à l'aide d'un minimum de culture anthropologique pourquoi il n'existe de « Russie authentique » que dans l'esprit d'un inculte sectaire (et expliquer au passage, puisque c'est là mon domaine, que les moines en Russie ont longtemps été un contre-pouvoir populaire contre l'Etat et le haut-clergé) ? Exiger des preuves de l'intervention du Département d'Etat ? Expliquer que le meilleur soutien du capitalisme en Russie, c'est bien Poutine ? Ou disserter sur le fait qu'entre, d'une part, des filles qui font trois accords en distorsion dans une Eglise et, d'autre part, un chef d'Etat qui se vante d'aller faire tuer des gens jusque dans les toilettes *et le fait*, la préférence et le soutien de tout être humain normalement constitué, qui a un peu de “sens commun”, comme disait Orwell, doit aller aux filles, quel que soit l'aspect ridicule de leur engagement ?...

X. Sur le fond...

Après ce petit parcours au sein de procédés sophistiqués somme toute assez vulgaires, je ne puis m'empêcher (même si ce n'était pas mon projet initial) de dire un mot sur le scénario politique de Soral et sur les conclusions qu'il en tire.

Je le résumerai comme suit : il existe un complot organisé par les juifs, les Américains, les protestants et les francs-maçons qui vise à dominer le monde par l'imposition du système capitaliste et libre-échangiste, d'une logique libertarienne (c'est-à-dire un libéralisme des moeurs) et d'une culture mondialiste (consommériste ? De métissage ? On ne le sait pas). Stratégiquement, ce complot consiste - au travers d'organisations internationales (parmi lesquelles l'UE), d'accords divers opérés par des gouvernements faibles ou vendus, de la finance internationale ou encore de guerres - à briser les barrières économiques de protection étatiques ainsi que les autarcies politiques. Tactiquement, il s'agit, pour ce qui concerne la France, d'une part, de favoriser l'immigration arabo-musulmane tout en défavorisant l'intégration (c'est-à-dire l'assimilation, donc l'acculturation) des immigrés de manière à noyer et finalement annihiler la culture française “authentique” (c'est-à-dire catholique) tout en montant les immigrés et les “français de souche” les uns contre les autres (notamment à l'aide des associations antiracistes), d'autre part, d'empêcher toute forme de contestation à l'aide d'une clique intellectuelle et médiatique qui cultive la culpabilisation à l'aide du devoir de mémoire.

Je l'ai déjà signalé, le package rhétorique de ce petit scénario est constitué d'un vocabulaire, de référents culturels et de désignations d'ennemis et d'amis qui, comme je l'ai déjà signalé plus haut, permettent à des gens appartenant à des groupes aux intérêts et valeurs parfois très opposés (des catholiques traditionalistes, des immigrés musulmans, des laïcards gaulistes, des altermondialistes de gauche, des communistes, des fascistes, etc.) de se retrouver dans le produit vendu, c'est-à-

dire une version - largement expurgée du multiculturalisme festif des années 1990, simplifiée jusqu'au grotesque, baignée dans le nationalisme, le complotisme et l'antisémitisme - du message altermondialiste et étatiste d'un organe comme le Monde diplomatique ou d'un mouvement comme Attac. Par exemple, dans un même discours, Soral va mêler un vocabulaire marxisant ("valeur d'usage/valeur d'échange") à un vocabulaire religieux et suffisamment ambigu pour frapper l'imaginaire d'un catholique comme d'un musulman, voire même du complotiste primaire ("satan"), un vocabulaire républicain laïc, une phraséologie gauchisante ("Wall Street" pour désigner le système financier ainsi délibérément associé aux Etats-Unis), une phraséologie de droite nationaliste ("les Français de souche", la France "authentique"), etc. Au passage, il aura trahi l'essentiel de certains de ses référentiels : la dénonciation du capitalisme aura disparu de son marxisme; le hideux système financier aura été purifié de la majorité de ses acteurs qui ne sont ni juifs ni américains, etc. Tout cela n'est absolument pas anodin et consiste en une technique utilisée, notamment, par la publicité : on active des signaux d'appartenance. Car Soral ne pense pas, il combine plus qu'il ne (ré)concilie et surtout, il *classe des groupes* (comme il le faisait jadis pour les looks et la mode) et lance des hameçons pour susciter les adhésions. L'ensemble de ces référents forme un kit dans lequel les membres de chacun des groupes visés peuvent, d'un certain point de vue, se retrouver. L'immigré musulman oubliera que Soral défend une France uniquement catholique et lui demande de s'assimiler donc de renoncer à sa double identité pour ne retenir que la rhétorique anti-israélienne voire antijuive; devant ses postures d'intellectuel maudit de tous, les jeunes gens avides de liberté oublieront que Soral soutient la dictature de Poutine; les groupes de droite radicale et d'extrêmes droite, eux, se reconnaîtront très bien dans la rhétorique panslaviste, nationaliste, dans l'assimilationisme et l'anti-immigrationisme ainsi que dans le refus de la repentance française et oublieront les appels du pied aux immigrés arabo-musulmans, etc. Par ailleurs, en se liant à des milieux survivalistes, il fait des appels de phare mondialisés à une intéressante clientèle outre-Atlantique...

Je ne puis qu'inviter le lecteur à se reporter aux ouvrages de Zeev Sternhell³, qui montrent que ce sport de combinaison marketing n'est absolument pas nouveau et, sans être spécifiquement français, a une longue tradition derrière lui...

On l'a vu, le scénario de Soral n'est ni logique, ni plausible, ni prouvé, ni prouvable; il n'est qu'un cadre flou, souple, incohérent, amoral, superficiel pour combiner des lignes de fractures amovibles entre - comme je l'ai dit plus haut - un "eux" (les adversaires de Soral désignés par Soral) et un "nous" (les suiveurs du gourou et acheteurs de ses livres).

Tout cela ne serait pas bien grave si ce simple jeu entre un bonimenteur et ses clients ne participait d'une diversion absurde au problème réel de notre époque et de notre civilisation : la tension entre le sauvetage de notre espèce et les exigences de liberté et de dignité qui la

3 STERNHELL, Z., *La Droite révolutionnaire (1885-1914). Les origines françaises du fascisme*, Folio, Paris, 1998

caractérisent. Car Soral – comme tous les imbéciles respectueux de notre époque - se trompe de problème, passe à côté de la question essentielle du XXI^e siècle pour demeurer enfermé dans celle du XIX^e, ainsi que dans les solutions du début du XX^e... Qu'est-ce qui préoccupe Soral ? La cohésion et le fonctionnement harmonieux de sa communauté perçus comme conditionnés par une rigoureuse homogénéité culturelle; la perte d'un bon vieux temps d'entre nous mythique, digne d'un feuilleton des années 1950; une identité atemporelle et fixe garante du bonheur éternel; une société dont les intérêts de classes, les inégalités sociales et de pouvoir disparaissent dans le salut au drapeau, le respect de papa et maman et le goût de la soupe d'autrefois. Et que propose-t-il ? Pas un changement, pas une modification : une purge, tout simplement ; on élimine ou homogénéise tout ce qui souille (les immigrés, les cultures autres, les dissonances avec le mythe); on détruit ou met au pas tout ce qui menace (les juifs, les américains, les protestants, la finance internationale, les francs-maçons et leurs alliés) ; on s'enferme chez soi et, par pragmatisme politique (la seule part de réalisme d'un tel rêve), on s'allie avec tous ceux qui peuvent nous aider sans empiéter sur notre petit monde, peu importe leurs moyens et leurs objectifs, tant qu'ils sont les ennemis de nos ennemis; et bien entendu, on renforce les pouvoirs de l'Etat, son intervention dans les moeurs, la religion, l'économie (par une alliance plus ou moins corporatiste), etc. Cela s'appelle, au sens propre, historique, du fascisme. Du vrai, du pur fascisme (pas ce machin que dénonce à tort et à travers une certaine gauche inepte et inculte) : homogénéisation inclusive (contrairement nazisme ou le racialisme, le fascisme est un jacobinisme: on n'élimine pas ce qui ne colle pas au modèle; on le transforme de force); dirigisme étatique, pragmatique, avec protectionnisme et colbertisme, nationalisme, militarisme, mobilisation permanente. Certes, Soral est antisémite, ce qui en fait plus (et bien pire) qu'un fasciste; il est aussi l'un de ces relativistes qui considèrent que toute culture a une valeur en soi et que seul le métissage est nuisible, ce qui est aussi irréaliste que stupide; cependant, il faut lui concéder, si l'on gratte son discours, une position *parfois* plus barrésienne que proprement raciste, même vis-à-vis des juifs : toute personne externe, tout *autre* qui copie le modèle national peut y trouver sa place (même si l'on sait que le copieur est toujours méprisé du détenteur du copyright – on se contentera de renvoyer à l'aventure coloniale pour le voir à l'oeuvre...).

Or, l'homogénéité culturelle n'a jamais existé, nulle part, sinon comme monstrueux processus étatique moderne - celui-là même qui a imposé la logique du Marché là où il y avait une multiplicité de types d'échanges et de logiques économiques; la grammaire normative là où il y avait les dialectes, le multilinguisme et la créativité locale et populaire; et finalement, avec la fin des communaux, l'industrialisation (c'est-à-dire l'urbanisation, les usines, le temps mécanique et la soumission du savoir-faire humain à la grégarisation technique) là où il restait encore un peu d'autarcie et l'autonomie; la consommation a presque achevé le processus en industrialisant la vie

privée et la famille... La nation n'a été qu'une étape de ce processus⁴ dont l'Etat⁵ a été, depuis le début, le moteur⁶, le pôle d'imbrications et de conflits des diverses logiques sociales, idéologiques, techniques et culturelles de la modernité, et aussi le principal bénéficiaire - puisque son monopole de la violence légitime et ses domaines d'intervention n'ont cessé de s'étendre et les secteurs ou communautés de résistance de se réduire ou d'être phagocytés... jusqu'au résultat final : l'assomption dans la croissance et la catastrophe écologique. Celle-ci n'est pas seulement une menace sur la nature ou sur l'existence de notre espèce, elle est aussi une menace sur notre dignité, notre identité en tant qu'hommes, ainsi que sur nos libertés les plus essentielles⁷.

Or, de ces enjeux là, Soral n'en a rien à faire; sa dignité n'est manifestement pas menacée par les nanotechnologies, la surveillance électronique, psychométrique, la généralisation des drogues et des psychotropes, la menace du génie génétique, l'emprise des machines et du bonheur climatisé, la dépendance aux institutions, le Treblinka des animaux, la vie de porcs (comme disait Châtelet) en shopping ou de veaux cimentés qui nous est destinée : tant que tout cela est inventé par des français, mis au point dans des laboratoires français, produit dans des usines françaises, autorisé par l'Etat français et vendu dans des commerces français, tout va très bien. Sa dignité, voyez-vous, c'est d'être français - et la dignité des autres, c'est sans doute de le devenir (?). Ce que je viens de dire est une caricature ? Mais enfin, j'ai beau retourner toutes les vidéos de fond en comble, je ne vois rien, n'entend rien d'autre que cela... Peu importe, pour Soral, que la biodiversité disparaisse, que les cancers, les maladies psychiatriques, et maladies dégénératives d'origine environnementale soient devenus endémiques, que l'on ne laisse rien d'autre à nos gosses que des institutions pour gérer la rareté (qui, contrairement à ce que Soral affirme n'est pas la donnée de base de l'économie⁸), la laideur et l'inéptie de vies vouées à la production et à la consommation, pourvu que cette biodiversité morte, ces cancers, maladies, institutions, rareté, laideur, vies ineptes, production et consommation soient français... Les menaces sur les libertés non plus ne l'intéressent pas, sauf quand elles viennent (selon lui) des juifs, des Américains, des protestants et des francs-maçons; quand elles sont le fait de son modèle Poutine ou d'un gouvernement français "fort", elles sont tout à coup supportables voire souhaitables et succulentes.

Quant à la tradition qu'il invoque sans cesse à l'appui de son projet, il la conçoit comme un contenu « authentique », une portion de temps muséale, intangible, légendaire; il fait, en somme, ce qu'il reproche au « shoah business » : il reconstruit et mythifie un fait historique.

4 Voir notamment ROKKAN, S., *Economy, Territory, Identity: Politics of West European Peripheries*, Sage, London, 1983

5 CHARBONNEAU, B., *L'Etat*, Economica, Paris, 1987

6 POLANYI, K., *La Grande transformation. Aux origines politiques et économiques de notre temps*, nrf, Gallimard, Paris, 1983. Un ouvrage vraiment essentiel pour comprendre le processus qui nous a mené à l'industrialisation...

7 DUFOING, F., *L'Écologie radicale*, coll. Illico, Infolio, Lausanne, 2012

8 SAHLINS, M., *Age de pierre, âge d'abondance. L'économie des sociétés primitives*, nrf, Gallimard, Paris, 1976. Ouvrage qui a été nuancé, mais dont le propos n'en est pas moins fondamental.

Or, l'intérêt de la tradition, c'est moins son contenu, son référent, de toute façon toujours changeant et nécessairement fixé, figé de manière arbitraire, que sa forme, c'est-à-dire la relation au réel, le processus qu'elle implique : de la lenteur, de l'humilité, de la prudence, des changements par petites touches, un travail collectif qui exige une vraie procédure démocratique au sein de la communauté – tout ce que les gens comme lui, avides d'Etat, de hiérarchie, de coercition, de petits et de grands chefs ne peuvent pas comprendre.

Du point de vue de ce qui fait sens à notre époque, Soral est le clown hargneux de BHL : il n'a décidément pas plus à enseigner qu'à offrir.

Conclusion

Comment conclure ce petit travail ? D'abord en renvoyant les lecteurs aux ouvrages du sociologue Uli Windisch⁹, qui leur permettront non plus de comprendre le dysfonctionnement intellectuel, la mauvaise foi, l'incohérence et l'illogisme de Soral, mais de décrypter sa propre logique, de saisir plus en détails comment son discours « marche » ou plutôt serpente dans les consciences : comment il se vend... Et il se vend très bien, hélas, parce qu'il est facile, vulgaire et terriblement confortable, sur la forme et sur le fond; c'est un discours de lâche puisque c'est un discours sans effort et sans risque, qui distribue le *eux* et le *nous*, à coups de stéréotypes, d'une part, de flatteries, d'autre part; Soral ne s'adresse pas à des individus, mais à une meute. En somme, il applique la logique du film *300*, navet ridicule destiné à des adolescents incultes qui veulent se trouver des ennemis de jeu vidéo pour s'inventer des biceps (j'assume pleinement cette analogie qui n'est nuancée que par la vision des femmes dans le film !!!)..

Ensuite, en précisant que rien de ce qui a été dit dans ce texte ne peut être interprété comme une prise de position en faveur des adversaires de Soral – ce serait un sophisme : contrairement à ce que lui et les divers médias du système phatique qui nous submerge répètent, ce n'est pas parce que l'on s'oppose à quelque chose que l'on est d'accord avec d'autres qui s'opposent à cette même chose; les ennemis de mes ennemis ne sont pas nécessairement mes amis, ni les amis de mes ennemis mes amis. Je ne me définis pas par ce à quoi je m'oppose, mais *par ce au nom de quoi* je m'oppose. Mon action et ma pensées ne se restreignent pas à suivre ou à lancer un signe de ralliement, à me ranger d'un côté ou d'un autre – j'ai toujours été franc tireur, et je m'en félicite! Ainsi, Soral et moi partageons de nombreux adversaires, mais pas pour les mêmes raisons, ni avec les mêmes objectifs; je n'aime, dans le petit cercle des pseudo-intellectuels médiatico-parisiens, ni BHL, ni Fourest, ni "l'exilé" Dantec, ni Finkelkraut, ni Millet¹⁰, ni Camus, ni Redeker¹¹, ni Zemmour, ni Onfray, ni Attali, ni Mélenchon, non pas seulement pour ce qu'ils affirment, ou parce qu'ils représentent institutionnellement, mais en raison de la sophistication et, parfois, des

9 WINDISCH, U., *Le K-O verbal. La communication conflictuelle*, L'Age d'Homme, Lausanne, 1987 et surtout *Pensée sociale, langage en usage et logiques autres*, Lausanne, 1982

10 <http://www.revuejibrile.com/JIBRILE/PDF/MILLET.pdf>

11 <http://www.revuejibrile.com/JIBRILE/PDF/REDEKER.pdf>

mensonges qui fondent leurs discours, ou encore de leurs dissonances cognitives...

Enfin, en faisant un appel à tous ceux qui ont le souci de clarifier et de moraliser le débat public dans lequel, en défenseur de la démocratie directe, je crois plus que jamais : *rien*, absolument rien n'est et ne doit être tabou, c'est-à-dire écarté de la réflexion par gêne, par convenance, par habitude ou par une norme quelconque (ainsi, les lois qui décident de ou dictent ce que doivent être les vérités historiques me sont ignobles); *tout* doit pouvoir être dit, même les pires niaiseries, même les plus insultantes et insupportables stupidités – précisément parce que l'on est toujours l'imbécile de quelqu'un. Cependant, même si nul n'est parfait, il faut s'efforcer de traiter tout avec honnêteté, avec droiture, avec rigueur; chacun doit assumer jusqu'au bout son discours, sa posture et ses actes, jusqu'à la dernière conséquence, la dernière implication, le dernier écho. Ce que l'homme peut faire de plus noble pour sa communauté, son espèce et même au delà, ne tient pas dans ce par quoi on conclut une démonstration, mais dans la manière dont on a mené sa réflexion et, si l'on s'oppose à d'autres, sa réfutation et sa critique. C'est en respectant des règles élémentaires de logique, de collecte et d'administration de la preuve, de citation des sources et de morale que le doute et la prudence reprendront leurs droits sur le bavardage, le bourdonnement des croyances, des stéréotypes et des opinions (qui ne sont pas un mal en soi, mais ne doivent jamais avoir le dernier mot). Car les raisonnements bien construits, stricts et cohérents, sur la forme comme sur le fond, amènent le plus souvent à cette saine vérité socratique : on ne sait rien, ou pas grand chose – et l'on doit donc appliquer une sorte de principe de précaution dans ce que l'on affirme, le conditionnel étant et devant être, fort souvent, de circonstances et la remise en cause systématique.

S'il y a une leçon à tirer du cas Soral, c'est bien celle-ci : les moyens employés sont toujours plus importants que les fins poursuivies. Passer à côté de cette idée, c'est passer à côté de tout ce qui se trame aujourd'hui. Une technique, c'est-à-dire l'utilisation d'outils donnés, n'est jamais neutre et induit nécessairement un résultat spécifique – peu importe celui que l'on escompte. C'est pour cette raison que la réflexion sur les outils et les techniques est primordiale. Si Soral l'avait faite, il